



Volume 45, numéro 1, février 1989

La Dogmatique de Gérard Siegwalt

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400439ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400439ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mottard, F. (1989). Compte rendu de [PIGUET, J.-Claude, *Le Dieu de Spinoza*]. *Laval théologique et philosophique*, 45(1), 161–162.
<https://doi.org/10.7202/400439ar>

s'agit de comprendre la pensée du profond Aristote ?

François MOTTARD

Pierre HADOT, **Plotin, Traité 38, VI, 7**. Introduction, traduction, commentaire et notes, Paris, Les Éditions du Cerf, 1988, 428 pages (19.5 × 12.5 cm).

Les Éditions du Cerf ont entrepris la réédition de l'ensemble des œuvres de Plotin. Cette nouvelle collection est sans doute bienvenue étant donné le progrès des études plotiniennes au cours des cinquante dernières années ; nous n'avons qu'à rappeler les importantes recherches de l'école de Tübingen sur l'enseignement oral de Platon et sur l'ancienne académie au cours de la dernière décennie pour souligner le renouvellement de la compréhension des liens étroits qui unissent les deux grands penseurs.

Parmi ceux qui ont largement contribué à cet avancement des études plotiniennes en milieu français, il faut sans aucun doute nommer Pierre Hadot. C'est à lui que revient la tâche d'introduire, de traduire, de commenter et d'annoter le texte de Plotin.

Son excellent travail rend non seulement compte du texte de Plotin mais il réussit par surcroît à conserver la simplicité d'une pensée qui ne se veut pas systématiquement orientée sans faiblir devant l'envoûtement et l'enthousiasme provoqués par les pensées du philosophe. Les notes renvoyant aux textes des anciens sont nombreuses, les explications sur le choix de la traduction sont bien dosées et jettent un éclairage qui ne lasse pas le lecteur.

Le texte grec traduit est celui de P. Henry et H.R. Schwyzer publié en trois volumes (Clarendon Press). Cette nouvelle traduction présentera les traités de Plotin dans leur ordre chronologique que nous connaissons grâce à l'écrit de Porphyre sur la vie de Plotin. Le schéma systématique des *Ennéades*, introduit par Porphyre, est donc abandonné. Le lecteur français habitué à travailler avec l'édition Bréhier ne sera pas pour autant dépaysé étant donné que toutes les citations faites de Plotin ne renvoient pas seulement au traité désigné selon la suite chronologique mais sont également indiquées selon l'ordre systématique des *Ennéades*. En plus, une table des correspondances entre les ordres systématique et chronologique sera fournie au début de chaque volume.

Ce premier volume présente la traduction du traité 38 (ce qui correspond à *Ennéades* VI, 7). Il s'agit de l'un des plus longs et des plus importants traités de Plotin ; contentons-nous d'en rappeler le thème fondamental : le Bien. L'introduction et le commentaire (qui suit pas à pas le texte de Plotin) sont assez volumineux. Ici, cependant, étant donné l'importance du traité, ils peuvent quasiment servir d'introduction à toute la pensée de Plotin. Il y a donc de bonnes raisons de croire que cette nouvelle édition contribuera à ce nouvel élan des études de ce philosophe déterminant vis-à-vis l'histoire de la pensée occidentale.

François MOTTARD

J.-Claude PIQUET, **Le Dieu de Spinoza**, Genève, Labor et Fides, 1987, 134 pages (21 × 15 cm).

Ce petit livre nous envoûte et son charme nous indique les voies d'une interprétation originale de la pensée de Spinoza. Cette originalité puise à la source d'un des aspects mal connus de la vie de Spinoza : son expérience d'artiste. Cette information provient du pasteur luthérien Jean Colerus qui écrivit une bibliographie du penseur dès 1705. Le philosophe hollandais aurait non seulement eu plusieurs peintres comme amis, mais il se serait exercé lui-même à peindre des portraits. Sans doute, suite à son excommunication, Spinoza était voué à une grande solitude, et le fait qu'il devint habile polisseur de verre put lui servir de tremplin pour développer son esprit artistique.

L'auteur, lui-même surtout connu pour ses travaux en esthétique, s'engage à présenter une lecture nouvelle et originale qui ne s'arrête pas au rationalisme géométrique ou à l'influence de la mystique juive, ni à simplement composer ces deux voies interprétatives. Il s'agit plutôt d'une troisième voie, d'une lecture *esthétique* de l'*Éthique*, du Dieu de Spinoza, donc de toute la pensée de Spinoza conçue autour du thème de l'Alliance entre Dieu et l'homme. La force de cette interprétation réside dans son pouvoir conciliateur des interprétations possibles de cette pensée. L'auteur nomme « totalité interne » cette idée unificatrice. Cette unité ne se laisse pas comprendre à partir de la logique, ni traditionnelle, ni symbolique, qui thématise les relations dont le fond repose sur la distinction non clarifiée de la compréhension et de l'extension. L'hypothèse est que la compréhension, domaine des totalités internes, est irréductible aux analyses des processus de division et de composition propres aux totalités externes.

Au cours de cet ouvrage, en constant dialogue avec l'interprétation de F. Alquié, se dessine toute l'importance, qui était insuffisamment soulignée jusqu'ici dans les études spinoziennes, du rapport entre le premier et le troisième genre de connaissance dont la pensée rationnelle (connaissance du deuxième genre) fournit la médiation. Le « *more geometrico* » n'est qu'un moyen d'exposer, de disposer la saisie totale de la réalité, par le langage. La plus grande perfection humaine, cependant, demeure la connaissance de l'individuel où se reconnaît Dieu, le singulier par excellence.

Dans cette perspective, on comprend plus facilement les critiques adressées à la logique traditionnelle. Cette logique prononce la science comme connaissance par excellence mais, comme le dit Aristote, il n'y a pas de science du singulier. Peut-être ne faut-il pas trop insister sur cette critique ; en effet, la conception aristotélicienne de la logique semble bien être orientée vers la connaissance du singulier. La théorie médiévale des transcendants fait foi de cette interprétation si l'on saisit bien que les transcendants sont à la source de la distinction compréhension-extension. La logique traditionnelle possède, en son fond, une « vision » des totalités internes. Le problème semble plutôt être que cette théorie repose tout entière sur le langage déjà constitué, elle est donnée d'avance. Pourtant, la question du langage relève de l'activité rationnelle et la constitution du langage n'est possible que sur la base d'une « connaissance intuitive » (connaissance du troisième genre) laquelle lie le langage avec la réalité vraie. Piquet retranscrit ainsi la recommandation de Spinoza : « Il faut juger des noms par les choses, et non des choses par leur nom ». Ainsi s'effectue ce qui est nommé le « renversement linguistique », c'est la réalité vraie, avant le langage, qui devient signifiante et donatrice de sens. Ne retrouvons-nous pas là l'intuition profonde de Socrate ?

L'auteur conclut donc en proposant une « réforme du langage de la philosophie ». Cette réforme devant elle-même, au fond, prendre son appui sur une logique de la totalité interne. Pourtant, cette tâche à laquelle nous appelait déjà Spinoza n'est-elle pas déjà entreprise ? La philosophie nouvelle n'est-elle pas la phénoménologie de Husserl ?

François MOTTARD

Ghislain LAFONT, **Dieu, le temps et l'être**. Coll. « *Cogitatio fidei* », n° 139. Paris, Éd. du Cerf, 1986. 373 pages (21.5 × 13.5 cm).

L'auteur de cet ouvrage est un bénédictin qui enseigne dans son monastère de La Pierre-qui-vire ainsi qu'à l'Athénée Saint-Anselme et à l'université Grégorienne de Rome. Il est déjà connu par ses travaux antérieurs. Dans cet ouvrage, il se révèle sous un jour plus audacieux. Son objectif est de chercher à réconcilier des notions qui ont plutôt tendance à s'exclure dans la culture contemporaine, en théologie notamment. Il s'agit en particulier des notions d'histoire et d'être, de récit et de métaphysique, d'herméneutique et d'analogie ainsi que de croix et de création.

Lafont établit sa problématique à partir de divers témoins de la culture actuelle : la lecture alarmiste de l'histoire zoologique de l'humanité proposée par André Leroi-Gourhan, les idéologies de la révolution à long terme de Engels et de la révolution immédiate de Baudrillard, les jugements sur la fin de la métaphysique comme « présence de l'être » de Heidegger et de Derrida ; le thème de la quête de l'origine d'A. Artaud et à l'inverse le thème du désir, célébré par le roman moderne. Lafont diagnostique chez tous ces auteurs une même passion pour ce qu'il appelle l'hétéronomie : « le salut, quel qu'il soit, ne peut pas venir de la figure actuelle, sociale ou individuelle, de ce monde-ci. Il faut donc qu'il vienne d'ailleurs, quelle que puisse être cette "altérité" » (p. 113). Ce qui serait rejeté par nombre de prophètes de la culture contemporaine, ce serait « une "pensée du compact" qui écrase l'un sur l'autre "être", temps et "conscience" dans la notion dominante de "présence" » (p. 115). Le temps et l'être tendraient à se confondre dans la perception pure du présent de la conscience. L'auteur en conclut qu'il faut « trouver une problématique telle que chacune de ces notions, être, temps et conscience retrouvent chacune leur intelligibilité propre et leur articulation réciproque » (p. 115), ce qui impliquerait une certaine non-présence de l'homme à lui-même. La grande vertu à redécouvrir serait celle de l'écoute. Dans la suite de l'ouvrage, l'auteur tentera de rendre opérationnelle en théologie son principe d'hétéronomie par une redécouverte du sens de la narrativité et de l'analogie.

Ainsi, dans la deuxième partie de son ouvrage, il s'explique sur ce qu'on peut attendre du sens de la narrativité. Il introduit sa vérification par une comparaison entre l'histoire scientifique des origines et le récit de la naissance individuelle. Il en conclut